

Dolorès Marat, *Cascades*, Villa Pérochon, été 2019



Née en 1944, [Dolorès Marat](#) a commencé la photographie à l'âge de 15 ans en travaillant dans la boutique d'un professionnel de Sucy-en-Brie, au sud-est de Paris. Elle a ensuite été laborantine dans le magazine de mode *Votre Beauté* pendant dix-sept ans, puis photographe de studio pour ce même magazine pendant dix ans. Elle n'a commencé à travailler pour elle qu'au début des années 80, menant une recherche indépendante des modes et des genres.

De 2000 à 2007, elle se rend régulièrement à New York, captivée par cette ville, son énergie, ses particularismes et décidée à en livrer sa vision personnelle, proche du ressenti pictural d'Edward Hopper. « Ce qui m'intéresse, avant tout, c'est la solitude des gens dans les villes. Il y a un monde fou dans le métro ou ailleurs, et tout d'un coup, il y a une personne que j'arrive à isoler, dans sa bulle, et cela me touche énormément.» New York lui apparaît plus diversifiée que Paris, elle découvre des ambiances nouvelles à chaque pâté de maison.

Elle se considère comme une autodidacte soucieuse de découvrir ce qu'elle n'a pas appris à l'école et attirée par la mise en expérimentation de ses propres capacités. Pour Dolorès Marat, la photographie est plus qu'une revanche sur la vie, elle lui permet d'être ailleurs et de découvrir des ciels, des neiges ou des gens qui lui disent des choses qui l'interrogent depuis toujours. On peut se demander si le Leica, son appareil fétiche, ne lui a pas permis de vaincre la timidité de son enfance, cette trop longue période où elle s'est sentie abandonnée, mise en retrait du monde parce que placée en orphelinat. Faut-il d'ailleurs découvrir ses images sur l'enferment des animaux comme une métaphore de sa propre enfance ?

Ce qui frappe dans ses photographies, c'est le sentiment d'absence, les personnes en retrait, avec une dérégulation malgré tout feutrée. La photographe nous livre des ambiances nocturnes, finissantes, où il est moins question de montrer les choses que de les approcher et de les ressentir. Ce que livrent parfaitement les tirages Fresson, avec le rendu impressionniste des couleurs et les textures veloutées, un matérialisme énigmatique qui favorise l'atemporalité que recherche Dolorès Marat.

« Je ne suis pas reporter, je ne veux rien démontrer, rien prouver. Juste trouver une émotion, qui me fait penser à moi quand j'étais petite. Quand je vois quelque chose, je me raconte des histoires. A l'orphelinat, je me racontais beaucoup d'histoires. Des souvenirs plus ou moins fabriqués. Par exemple, quand j'ai pris des oiseaux, pour moi, c'était des éclats d'obus. Je suis très sensible aux bruits de guerre (...) Je suis tendue par la photo 24h/24. Même quand je dors, je fais des rêves, des cauchemars au sujet de mes appareils photos. Je rêve, par exemple, que j'ai un trou dans l'appareil... »

Elle fait ses réglages avant de se mettre en marche. Puis tout va vite : aucune retouche, aucun recadrage, aucun changement de couleur, elle ne garde que les photos qui restituent l'émotion qu'elle a eue. Elle travaille aussi bien dans l'instant qu'avec des pauses longues mais elle ne veut ni pied, ni éclairage supplémentaire. Cela favorise bien sûr le flou mais ce n'est pas un élément recherché en premier. Dolorès Marat n'hésite pas à rappeler Cartier Bresson, pour qui la photo se faisait à la prise de vue. Elle pense que son image doit être belle tout de suite. Elle se tient toujours à une certaine distance des gens, parce qu'elle travaille au 50mm ou au 35mm et parce qu'elle n'écoute que sa propre vision, celle qui résonne dans le champ de l'émotion, là où il n'y a pas de place pour le téléobjectif.